

Auteur ou collectivité : Dupuis-Delcourt, Jules François

Auteur : Dupuis-Delcourt, Jules François (1802-1864)

Titre : Relation du voyage aérien de M. Dupuis-Delcourt, fait à Paris, le 29 juillet 1831, lors des fêtes publiques destinées à célébrer l'anniversaire des trois jours

Adresse : Paris : Delaunay, 1832

Collation : 1 vol. (27 p.-[1] f. de pl. dépl.) : carte ; 23 cm

Cote : CNAM-BIB 8 Ca 13 (1) (P.3) Res

Sujet(s) : Dupuis-Delcourt, Jules François (1802-1864) ; Ballons -- Essais -- France -- Paris (France) -- 19e siècle ; Navigation (aéronautique) ; Voyages en ballon

Langue : Français

Date de mise en ligne : 06/04/2018

Date de génération du document : 6/4/2018

Permalien : <http://cnum.cnam.fr/redir?8CA13.1.3>

RELATION
DU
VOYAGE AÉRIEN
DE M. DUPUIS-DELCOURT.

On trouve chez le même Libraire, les Brochures suivantes

DE M. DUPUIS-DELCOURT.

MÉMOIRE SUR L'AÉROSTATION et la Direction aérostatique;
in-4°, 1824.

COMPTE RENDU de l'Expérience de la Flotille aérostatique, partie
de Montjean, le 7 Novembre 1824, montée par MM. Dupuis-Delcourt et
J.-M. Richard; in-8° avec lithographie, 1825.

ESSAI SUR LA NAVIGATION DANS L'AIR, Note présentée à l'Académie royale des Sciences de Paris, dans sa séance du 21 Décembre
1829, avec cette épigraphe :

En tout ce qui est possible, la persévérance est un
des leviers les plus puissans.

DU GAZ HYDROGÈNE et de son emploi dans le nouveau système d'éclairage; in-8° 1823.

DE LA LIBERTÉ DES THÉÂTRES; in-8°, 1830.

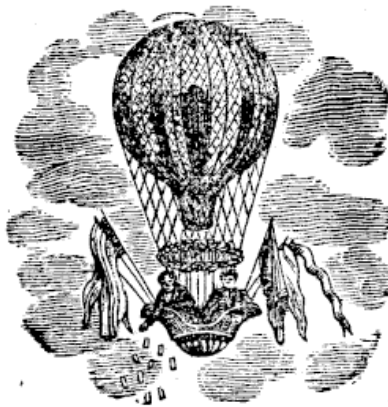
8^e Ca 13

RELATION
DU
VOYAGE AÉRIEN

DE M. DUPUIS-DELCOURT,

FAIT A PARIS LE 29 JUILLET 1831, LORS DES FÊTES PUBLIQUES
DESTINÉES A CÉLÉBRER L'ANNIVERSAIRE DES TROIS JOURS.

.....
A ce navire heureux plus léger que les vents
Hâtons-nous d'ajouter ou la rame ou la voile :
Que d'un art tout nouveau le secret se dévoile.



Paris.

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE NEUVE.

—
1832.

NAVIGATION AÉRIENNE.

La navigation dans l'air n'est point un rêve. On ne saurait, sans injustice, reléguer cette pensée avec les chimères que la science et les folles recherches philosophiques des *xvi^e* et *xvii^e* siècles nous ont transmises, et qu'avec raison on a depuis longtemps abandonnées aux *Albert* nouveaux grands et petits, qui se présentent encore parfois sur la scène. Rien de plus rationnel que l'idée d'une *Nautique Aérienne* déduite du principe aérostatique. Depuis 1783, époque de la découverte des aérostats, par les frères Montgolfier, un grand nombre de personnes, dans toutes les parties du globe, en ont reconnu la possibilité ou prédit l'établissement. En France, on peut citer en première ligne, comme s'en étant occupés, *Monge*, *Guyton-Morveau* et *Meusnier*, dont les connaissances très-positives ne sauraient être révoquées en doute. *Fourcroy* en a dit aussi quelques mots; et, dans une autre classe d'hommes d'un mérite différent, *Grétry*, *Bernardin de Saint-Pierre* et l'astronome *Delalande* n'ont jamais douté non plus qu'il fût donné au génie de l'homme de conquérir l'empire des airs. *Pauly*, de Genève, inventeur des fusils à pistons, a fait, à cet égard, une expérience décisive, en 1804, à Paris; et il trouva, en cette circonstance, auprès du maréchal *Ney*, un appui bien rare et bien précieux à l'artiste qui veut se lancer dans des voies nouvelles.

La découverte des aérostats a excité l'admiration, et fait naître partout l'idée d'une navigation aérienne. « *C'est l'enfant qui vient de naître*, » disait *Franklin*, en 1783, à la vue du premier ballon; et, dès l'année suivante, *Euler* mourant con-

sacrificait ses derniers momens au calcul de la marche d'un ballon dans l'air. *Kotzebue*, à qui l'on ne saurait refuser quelque rectitude dans les idées et le titre de grand écrivain, n'a pas dédaigné non plus de consacrer, dans plusieurs de ses écrits, son opinion sur cet objet. Ami de l'infortuné comte de *Zambecari*, s'il ne put le détourner des erreurs d'une imagination brûlante qui l'entraîna trop loin et hors des bornes du possible, il sut rendre hommage au dévouement et au grand talent de cet aéronaute célèbre. En 1784, 1785 et 1786, beaucoup d'académies françaises et étrangères s'occupèrent de cet important objet ; mais la politique, les orages révolutionnaires survinrent, et, dans la tourmente où périt le vaisseau de l'État, où se noyèrent à la fois tant d'idées généreuses et de préjugés gothiques, on vit aussi disparaître, pour quelque temps, l'esprit d'invention et de recherches scientifiques.

Ce ne fut que vers 1804 qu'on vit à Paris des savans reporter leur attention sur les aérostats. A cette époque, MM. *Biot* et *Gay-Lussac*, membres de l'Académie des Sciences, entreprirent un voyage aérien ; peu de temps après, M. *Gay-Lussac* seul en fit un second. Dans cette expérience, l'aéronaute se livra à des observations, dont les résultats furent à peu près semblables à ceux obtenus par M. le professeur *Robertson*, l'année précédente, à Hambourg, lors de son ascension avec M. *L'Hoëst*, M. *Gay-Lussac*, ainsi que MM. *Robertson* et *L'Hoëst*, s'éleva à environ 4,000 toises, séjourna plusieurs heures dans l'atmosphère, et descendit à trente lieues du point de départ. Mais, dès 1785, le docteur *Potain* et *Blanchard* voyaient du haut de leur nacelle aérostatique s'abaisser le niveau des mers qu'ils traversaient ; l'un d'Irlande en Angleterre, à travers le canal large de vingt à trente lieues, l'autre d'Angle-

terre en France, par le Pas-de-Calais; et ce même Blanchard, l'année suivante, favorisé par un tempérament sec et l'heureuse disposition de ses organes, s'élevait, dans une de ses expériences, au-delà de 5,000 toises. Vingt ans plus tard, on vit, à plusieurs reprises, *Jacques Garnerin* franchir dans son ballon la distance qui sépare Paris du Mont-Tonnerre, d'Aix-la-Chapelle, et envoyer à Rome en seize heures le ballon impérial qui y porta la nouvelle du couronnement de Napoléon.

Néanmoins, et malgré les efforts isolés de quelques hommes généreux, l'art aérostatique est resté stationnaire parmi nous. On semble avoir entièrement perdu de vue les avantages d'une navigation dans l'air, et le gouvernement voit languir et se perdre dans l'inaction l'une des plus belles découvertes peut-être qu'ait enfantées le génie de l'homme.

La navigation dans l'air offre pourtant des avantages bien plus grands que n'en présente la navigation maritime simple ou par la vapeur; et ce nouveau mode de transport par air des hommes et des marchandises, laisserait bien loin derrière lui le système des canaux et des chemins de fer.

Au mois de décembre 1829, après m'être assuré par moi-même, dans plusieurs expériences faites dans le sein de l'atmosphère, que mes spéculations théoriques ne m'avaient pas trompé, je présentai à l'Académie une note dans laquelle je lui soumettais l'idée d'une machine dirigeable, en la priant de se prononcer sur ce qu'elle pensait de la possibilité d'établir, à l'aide des aérostats, un mode régulier de transports par air. Mon travail fut renvoyé à deux commissaires, MM. GAY-LUSSAC et SAVART.

Immédiatement après les journées de juillet, j'ai adressé

un mémoire au Roi, en lui demandant, comme première récompense de mes efforts et de mon zèle pour la solution d'une question qui n'est pas sans importance ni sans gloire pour la France, d'ordonner qu'il me soit fourni les moyens de construire, avec le concours d'une commission, le premier vaisseau aérien qui aura été vu se dirigeant dans l'air.

Sur cette demande, je reçus de M. Guizot, alors ministre de l'intérieur, une lettre, à la date du 11 septembre 1830, par laquelle il m'annonce « *que le Roi lui a fait renvoyer le placet, et qu'il vient de recommander l'objet à l'Académie des Sciences, en la priant de me faciliter les moyens de développer, devant la commission qu'elle désignera, les procédés qui se rattachent à ma découverte.* »

Depuis lors, il n'est rien survenu. J'attends toujours et le rapport de la commission, nommée en 1829 pour prononcer sur ma note, et la nouvelle de ce que l'Académie a pu décider sur le renvoi qui lui a été fait par le ministre de l'Intérieur.

La tiédeur du Gouvernement, et surtout celle de l'Académie en cette circonstance, ne m'ont toutefois que médiocrement étonné. L'expérience de tous les temps est là pour prouver qu'en toutes choses, presque, l'instinct particulier, les besoins généraux et l'industrie ont toujours traîné à la remorque, dans le vaste champ des découvertes, les gouvernements et les sociétés savantes elles-mêmes. La navigation par la vapeur, dont le principe était connu depuis deux cents ans, n'a dû son essor, dans ces derniers temps, qu'aux spéculations privées de *Fulton*. Faudra-t-il attendre que l'établissement de la navigation dans l'air soit due aussi à quelque entreprise commerciale ?

D. D.

RELATION DU VOYAGE AÉRIEN

DE M. DUPUIS-DELCOURT.

Chargé par la ville de Paris de faire une ascension aérostatique au mois de juillet dernier, j'employai pour cette expérience un ballon en soie et baudruche de grande dimension, magnifiquement décoré, et dont l'équateur, chargé de lettres en or, portait pour exergue, la devise de la fête du jour : *Anniversaire des 27, 28 et 29 juillet 1830.*

Le départ était indiqué pour trois heures; un malentendu le fit retarder de quelques instans. Il était trois heures trente-cinq minutes du soir lorsque nous nous élevâmes de terre (1). Le soleil

(1) J'eus pour compagnon de voyage dans cette ascension le fils aîné du professeur Robertson, aéronaute célèbre, dont le second fils, *Dimitri Robertson*, mon compagnon dans plusieurs de mes ascensions précédentes, soutient dignement dans l'Orient la réputation de son père.

de juillet avait reparu, et le temps, constamment mauvais depuis le commencement du mois, était redevenu beau comme il l'était aux jours de 1830. Un vent d'est-nord-est, assez violent, se faisait néanmoins sentir, et une force d'ascension considérable fut laissée à l'aérostat pour qu'il pût vaincre les écueils qui environnaient le point du départ. Un naufrage au port eût été chose cruelle dans une circonstance aussi importante, et devant la brillante assemblée alors réunie dans l'enceinte même où était placé l'appareil qui venait de développer, en moins de deux heures, neuf mille pieds cubes de gaz hydrogène.

A l'extérieur, une foule innombrable de peuple, de gardes nationales et de militaires de toutes armes, garnissait les boulevards et les quais, de la porte Saint-Antoine à la barrière de l'Étoile. Au moment de l'ascension et à travers les applaudissemens qui nous furent prodigués, je pus même entendre les cris de joie, joints à l'agitation des masses et au cliquetis des armes, qui m'arrivaient encore à plus de cinq cents toises d'élévation, comme le bruit confus d'un mouvement qui s'éteint....

C'était pour la dixième fois qu'une nacelle aérostatique m'élevait dans l'air au-dessus de Paris. La place Saint-Antoine était le point de départ. Tout auprès, je remarquai principalement en montant, le projet du monument à élever aux victimes de juillet, et non loin de là, l'éléphant colossal dont il a pris la place ; à droite, la barrière du Trône, Vincennes. Mon imagination frappée relevait la Bastille, ses tours, son affreux donjon, et me faisait assister au réveil du peuple de Paris, lorsque, le 14 juillet 1789, il avait donné, à cette même place, le gage de ce qu'il s'est montré partout il y a un an. Tels étaient le spectacle et les idées qui se confondaient en ce moment dans ma pensée.

Le ballon plana long-temps sur l'île Saint-Louis et les deux bras de la Seine, qu'il venait de traverser. Je reconnus simultanément le collège de Henri IV, le Panthéon, le Jardin des Plantes ; au nord, le Louvre, l'arc de triomphe de l'Étoile et le Champ-de-Mars entièrement désert, mais où se voyaient encore les enceintes tracées qui avaient servi aux courses de la veille.

Certain alors du succès complet de l'expérience,

je serrai la main de mon compagnon de voyage, et, fier de la mission qui m'était confiée, glorieux de voir les drapeaux tricolores qui ombrageaient ma tête flotter, pour la première fois, depuis si long-temps, devant tout un peuple, des cris d'enthousiasme et de liberté m'échappèrent.

Ils vibraient encore dans la concavité inférieure du ballon, lorsque des cris partis de terre attirèrent notre attention. Nous avions déjà dépassé Paris, et nous étions en ce moment portés sur *Bicêtre* dont les infortunés habitans nous appelaient du geste et de la voix. En faisant usage à propos de la soupape et du lest, je m'abaissai au-dessus des cours dans lesquelles deux ou trois cents prisonniers, étaient en ce moment réunis. Ces saluts joyeux, leurs *vivat* prolongés, m'attristèrent. Rien n'afflige l'homme comme la vue de la dégradation de ses semblables, et il suffisait de jeter les yeux en arrière pour avoir le triple spectacle de malheur que m'offraient *Bicêtre*, *Sainte-Pélagie* et *la Force*, dont l'élévation du ballon rapprochait la distance et qui, pour moi, semblaient se toucher. — On eût dit les premiers anneaux de cette chaîne hideuse qui part chaque

année pour le bague , où elle conduit et confond tant d'êtres divers , que bien souvent une faute seule , un crime social a rendus coupables. Je demeurai pensif et profondément attristé.

J'étais resté immobile , mon drapeau dans les mains ; je n'entendais plus aucune des voix qui saluaient le passage du ballon. Il me vint en ce moment la pensée subite du danger qu'il y aurait à m'abaisser jusqu'à la portée des bâtimens. Je jetai du sable , et l'aérostat allégé s'éleva d'un mouvement progressif et lent , qui le porta , en dix minute , à mille toises d'élévation. Le froid et la sensation de plaisir et de bien-être qui se renouvelle à chaque ascension me ramenèrent au sentiment de ma position.

A gauche , la Seine et la Marne , leurs îles et leurs nombreux détours , se développaient au loin , tout resplendissans de lumière. A droite , on distinguait principalement Versailles , dont les eaux reflétaient aussi le soleil , et me semblaient autant de miroirs couchés à terre.

Le ballon subit ici une déviation légère. Porté

sur *Bourg-la-Reine* et le parc de *Sceaux*, je fus bientôt à même de voir le château de Montjean, où je fis, en 1824, une ascension destinée à des recherches curieuses sur la direction des courans supérieurs de l'air. Je considérais sur le terrain même, la marche de la flottille que je montai alors avec M. J.-M. Richard, et qui décrivit une sorte d'ellipse dans la plaine immense située entre la Seine et la Marne, pour me ramener en définitive, après une heure de séjour dans l'air, à cinq quarts de lieue du point de départ.

Mon attention fut attirée par la tour de *Montlhéry*. Telle était la sérénité de l'air que, malgré l'éloignement où j'en étais alors, et de la hauteur d'environ sept cents toises, il était possible de juger des restes d'architecture que le temps a conservés à ce castel, où gémit, pendant trois ans, sous le règne d'un roi Philippe, l'intéressante Lucienne, fille de Guy, dit le Rouge, et qui fut depuis témoin, en 1465, de la défaite des Bourguignons. L'envie me prit de l'aborder pour en admirer de plus près la structure et les détails. Je descendis.

Linas et Montlhéry sont deux petites villes qui

se touchent, et n'en forment, pour ainsi dire, qu'une seule, située le long de la colline et sur le penchant de la montagne où se trouve élevée la tour de Montlhéry. Les habitans de ce pays n'aperçurent vraisemblablement pas le ballon, ou s'en montrèrent si peu curieux que, bien que nous rasâmes le sol au pied de la tour même, quelques-uns se firent à peine remarquer par l'empressement avec lequel ils accoururent vers nous.

Mon séjour dans la basse région ne fut pas de longue durée. En peu de minutes je regagnai une élévation plus considérable que celle dont j'étais descendu pour venir visiter la tour. Les habitans de la ville d'Arpajon, bien différens de ceux de Linas, se mirent en mouvement dès que le ballon, en prenant de la hauteur, fut à porté d'être vu. Selon ce que rapporte *Dulaure*, ce pays se nommait autrefois Châtres. Le seigneur qui lui donna, à une époque très-reculée, le nom qu'il porte aujourd'hui, aimait, dans ce temps où les seigneurs détroussaient quelquefois les passans sur les routes, à fréquenter aussi les grands chemins pour arrêter les voyageurs et leur demander

le nom de la ville qu'ils avaient devant eux. Il récompensait magnifiquement ceux qui lui répondaient *Arpajon*, et accueillait, au contraire, à grands coups d'étrivières ceux qui avaient le malheur de ne pas employer la dénomination nouvelle sous laquelle il voulait que son château fût connu. Cet OEdipe du moyen âge, s'il se fût trouvé en ce moment sur la route, eût été fort embarrassé pour nous adresser sa question favorite, et force lui eût été de nous dispenser de son gracieux accueil, car le ballon passa sur Arpajon à une hauteur de quinze cents quatre-vingts toises!

Cette élévation est la plus considérable que nous ayons tenue pendant le voyage, qui n'a été qu'une promenade charmante sous un ciel éclatant, et une suite presque continuelle de descentes et de réascensions. Je n'avais pas d'autre but dans cette expérience toute d'apparat, et ma nacelle, pavoisée de drapeaux, n'était garnie d'aucun autre instrument que d'un baromètre et d'un excellent thermomètre; je ne rendrai donc pas compte de mes observations, celles faites pendant le voyage se ressemblant à peu de choses

près, et n'ayant eu pour but que la gouverne de l'aérostat.

Un petit nuage blanc qui s'élevait de la région inférieure nous prit en flanc, et vint agiter quelques instans le ballon. Nous perdîmes momentanément la vue de la terre, et une sensation de froid très-prononcée nous surprit. Je pus bientôt après jouir, de cette hauteur, de la vue des campagnes qui se développaient sous mes pieds. Les villes, les villages, les bois, les rivières et les routes, se dessinaient avec une netteté admirable. Le soleil éclairait de nouveau la scène, et une vapeur légère qui s'élevait de terre bornait au loin, d'un horizon fantastique et bizarre, l'immense plateau que je pouvais embrasser d'un seul regard. C'était comme un plan en relief, et l'homme placé dans cette position extraordinaire a besoin de toute sa raison pour se persuader que ce qu'il a sous les yeux soit bien cette même terre, qu'il a quittée peu d'instans auparavant. Souvent, dans mes ascensions, j'ai été frappé de la ressemblance qu'il y a entre une carte bien coloriée, dressée sur une échelle un peu grande, et la vue dont

jouit l'aéronaute à douze ou quinze cents toises d'élévation.

Le ballon semblait rester stationnaire et sans aucun mouvement aux habitans d'Arpajon qui le virent pendant trois quarts d'heure au zénith de leur ville, comme une perle brillante suspendue au ciel. Cependant il marchait; et je me voyais avancer, mais lentement en raison de la hauteur, sur la route d'Orléans, où je ne désespérais pas d'arriver avant la nuit. Dès ce moment, et au milieu de la foule de villages et de bourgs répandus çà et là, je distinguai *Etampes*, dont la forme alongée, terminée en pointe du côté de Paris, avec *Etrechy*, qui en est comme une fraction détachée, semblait former par rapport à moi un énorme point d'exclamation (!) placé sur mon passage, et qui se détachait en couleur sombre sur les campagnes diaprées des environs. Cette idée singulière me plut. Je me rappelai le *clocher jauni*, et la lune *comme un point sur un i*, de M. Alfred de Musset. Je ris en moi-même, et me mis à rechercher sur la terre des ressemblances nouvelles, absolument comme lorsqu'en d'autres jours je me complaisais aussi à mettre mon ima-

gination en jeu pour trouver des paysages, des figures ou des rochers, dans les formes si variées des nuages, aux approches de la nuit.

L'esprit de l'aéronaute voyageant dans l'air est constamment tendu par le spectacle merveilleux dont il jouit, et les sensations nouvelles et inattendues dont il se trouve assailli. Son imagination, à l'aise pour ainsi dire dans ce séjour de féerie, le rend on ne peut plus impressionnable, et l'homme physique, dans le cours d'un voyage aérien, a toujours à lutter contre l'homme moral qui s'égare en pensées gigantesques, merveilleuses, qui lui font oublier à tous momens qu'il n'est suspendu dans l'espace que par un fil.

C'est ainsi qu'un rayon de soleil réfracté par la vapeur brumeuse amoncelée à l'horison, vint soudainement me frapper de stupeur et d'admiration. Plongé dans une contemplation profonde et laissant aux vents le soin de conduire l'aérostat, mes idées prirent naturellement le caractère de grandeur qui leur était donné par la nature du spectacle qui s'offrait alors à mes regards. L'idée de la divinité s'offrit à ma pensée; et bientôt, je-

2*

tant un coup-d'œil sur moi-même , je fus tenté de me demander ce que ne pourrait un jour l'audace et le génie de l'homme réunis , lorsque je me vis , faible créature , dont la moindre piqure peut détruire le fragile édifice , à une hauteur et dans un élément au sein duquel je n'étais point appelé à vivre ; suspendu dans les airs comme par enchantement , moi qui étais condamné à ramper sur la terre sans pouvoir jamais m'en éloigner....

Il était six heures ; et le froid se prononçait de plus en plus depuis quelques instans. L'agitation des drapeaux me fit juger d'un changement de position. Une forte condensation de gaz s'opérait ; le mercure remontait dans le tube barométrique , et les objets terrestres semblaient grandir , et se détacher mieux du sol : je descendais. Il m'eût été facile de demeurer, mes ressources en lest étaient loin d'être épuisées. Plusieurs sacs étaient encore à mes pieds ; j'avais en outre un panier renfermant quelques provisions ; une bouteille vide , des cordages et autres objets dont j'aurais pu me débarrasser pour prolonger mon séjour dans l'air. Je préfèrai de nouveau prendre terre momentanément et faire acte de présence à Etampes au-des-

sus duquel le ballon planait alors directement.

J'étais d'ailleurs curieux de voir de près la Tour de Guitel, autre monument de l'ancienne France, qui se voit encore debout, mais entièrement ruiné, sur une éminence à droite en venant de Paris. C'est de ce lieu que voulut partir dans le siècle dernier le chanoine *Desforges*, qui tenta de s'élever dans l'air avec des ailes de son invention ; moyen dangereux, borné dans ses résultats, et dont on ne saurait attendre de grands services. Les ballons ouvrent un champ bien plus vaste aux combinaisons de la future aéronautique.

Les ressources qu'ils offrent à l'aéronaute, toutefois, sont excessivement bornées aujourd'hui par la petitesse des machines actuellement employées. J'en fis bientôt l'expérience. Dans mes fréquentes ascensions et descentes, j'avais perdu beaucoup de gaz, ce souffle léger à qui le globe qui me portait devait sa brillante et trop éphémère existence. Forcé, pour accélérer la descente, d'ouvrir de nouveau la soupape malgré l'amoin- drissement déjà bien marqué du ballon, je jetai sur ce qui m'entourait un regard d'orgueil et de

satisfaction. — Je vous quitte, contrées aériennes, pour la possession desquelles l'homme a tant de fois formé de stériles vœux ; je vous quitte : mais bientôt, demain, si telle est ma volonté, forcé par la puissance irrésistible dont s'est armé le génie de *Montgolfier*, vous prêterez de nouveau votre mobile appui à mon char si léger.

A mesure que le ballon baissait, je voyais augmenter le nombre des personnes qui le suivaient. Je n'étais plus qu'à une faible distance de la terre. Le courant d'air entraînait l'aérostat avec tant de lenteur qu'une foule de paysans, de femmes, de jeunes filles et d'enfans le suivaient sans peine. L'après-midi était superbe ; le soleil, encore très-élevé sur l'horison, dardait ses rayons et répandait ses flots de lumière sur les belles contrées au-dessus desquelles je planais. Aussi loin que ma vue pouvait porter, j'apercevais les habitans des campagnes quittant précipitamment leurs instrumens aratoires, et accourant en élevant les bras comme pour m'inviter à les attendre. J'avais devant moi les fertiles coteaux de l'Orléanais, et au loin, sur la droite, d'immenses plaines sablonneuses terminées par des montagnes, colorées de diverses

teintes suivant leurs différens aspects. C'est dans une position comme celle-ci, c'est au milieu d'un tel spectacle que *Sterne*, ou le sentimental *Vernes* de Genève, nous eussent tracé le tableau le plus pur de l'être pensant. « Heureux villageois ! se seraient-ils écriés, qui courez en folâtrant au-devant de ce globe léger qui fuit devant vous, vous goûtez le bonheur le plus pur, celui du plaisir innocent que ne peut troubler aucun souvenir amer ; vous admirez sans connaître, vous jouissez sans inquiétude de vos sensations, et, plus sages que nous, vous n'en détruisez pas la douceur, en vous efforçant d'en rechercher la cause ! »

Le ballon avait touché terre dans un champ déjà moissonné. Le choc le fit, comme de coutume, se relever à une centaine de pieds environ, et il bondit ainsi quelques instans avant de s'arrêter définitivement. Une fois fixé à terre, il fut aussitôt entouré. C'était un bourdonnement, un bruit, des exclamations, à ne pas s'entendre. Cent questions m'arrivaient à la fois. D'où venez-vous ? Restez ici ! Avez-vous vu le roi ? et mille autres propos aussi naïfs. J'obtins enfin un moment de silence,

et à mon tour je leur demandai comment se nommait leur pays. — Nous étions à *Mesnil-Girault*, département de Seine-et-Oise, une lieue et demie au-delà d'Étampes, que ma préoccupation m'avait fait dépasser.

Au nombre des habitans qui avaient accompagné le ballon depuis la ville jusqu'à la descente, il en était un bien avisé, qui, au lieu de courir à travers champs comme les autres, avait trouvé plus agréable de suivre en voiture et par les chemins ordinaires; sa précaution nous fut utile. La nacelle que nous n'abandonnâmes pas, fut fixée à la voiture, et, le ballon toujours flottant dans l'air avec ses drapeaux, nous fûmes remorqués de la sorte, et au pas, jusqu'à la ville où nous fîmes une entrée tout-à-fait solennelle. Je doute que jamais triomphateurs anciens ou modernes aient été fêtés plus miraculeusement que ne le fut notre apparition aux portes d'Étampes.

Une circonstance que j'appris bientôt ajoutait à l'enthousiasme, et était pour beaucoup dans le mouvement général qui se faisait remarquer dans la ville. La même nouvelle d'une victoire des Po-

lonais qui avait circulé le matin à Paris, à la revue du roi, venait d'arriver à Étampes peu d'heures avant le ballon ; et, par suite de la sympathie que la Pologne trouve pour sa gloire et son indépendance dans les cœurs français, il n'était pas un habitant qui n'éprouvât le besoin de manifester tout haut la joie qu'il en ressentait : aussi les cris de *France et Pologne* se mêlèrent-ils bien souvent autour de nous....

Etampes, administré paternellement n'est point peut-être ce qu'on appellerait une ville *riche*. Il n'y a point de grandes manufactures ni de gros établissemens en aucun genre. Mais le sol y est fertile ; sa position géographique est heureuse ; chacun y est propriétaire plus ou moins important ; et chaque habitant *possède* l'industrie qui le fait exister, et qui fonde ou entretient le bien-être de la famille : aussi n'y voit-on que des gens heureux, sans ambition, et d'un esprit pour la plupart éclairé, chacun relativement à sa position. Les principes de la révolution de 1830 y ont été franchement admis et généralement adoptés. Il devait en être ainsi d'une ville qui a compté parmi ses magistrats, *Henry Simonneau*, mort en 1792,

victime de sa fidélité à ses devoirs, et de son amour pour les lois, qu'il ne voulut pas laisser violer au nom même de la liberté.


Le ballon, tenu par des cordes et accompagné d'une foule immense, fut conduit de rue en rue jusqu'auprès de la *Place Notre-Dame*. Déjà en plusieurs endroits il avait fallu le laisser s'élever très-haut, en raison des difficultés qu'on éprouvait à lui faire franchir des saillies de maisons et des édifices élevés, ici il fallut s'arrêter tout-à-fait, à cause du jour qui baissait, et du danger qu'il y aurait eu à pénétrer plus avant dans l'obscurité.

La bienveillance de l'accueil qui nous était fait, le charme que je trouvais en mon particulier à obliger tant de braves gens, qui demandaient qu'on fit élever de nouveau le ballon, nous déterminèrent à rester à Etampes, où s'est bornée notre course aérostatique. Le temps était superbe, l'air d'un calme absolu; la lune n'était point encore sur l'horizon, mais le ciel entièrement étoilé, et le peu de lumière que donnait un reste de crépuscule, suffisaient à la manœuvre. Nous nous livrâmes à des ascensions à ballon captif qui se prolongèrent fort avant dans la soirée, au grand contentement

d'une partie de la population accourue sur les lieux pour être témoin de ce spectacle inattendu. M. Boivin-Chevalier, maire, a bien voulu, par un double procès-verbal, rendre compte de ces faits. Ils seraient attestés, au besoin, par tous les habitants d'Étampes, qui conserveront long-temps le souvenir du ballon de juillet.


DUPUIS-DELCOURT.





J'ai essayé, dans la carte aéro-graphique ci-jointe, de donner une idée plus précise que ne le fait un simple récit, de la marche d'un ballon dans l'air. La partie inférieure de la carte est un plan, sur une échelle assez étendue, des environs de Paris, du côté où je fus porté par le vent, le 29 juillet 1831. La partie supérieure représente, sur une échelle conventionnelle de 2,000 toises, l'espace qu'à parcouru le ballon dans l'atmosphère.

Les lignes verticales qui descendent des points indiqués dans la *Relation du voyage*, sur la partie inférieure, donnent la correspondance de la coupe du terrain, avec le tracé topographique.



CARTE AEROGRAPIQUE

POUR SERVIR AU VOYAGE AÉRIEN de M. HENRI DEBECOURT.



Parti de Paris, le 29 Juillet 1890 à 3 h 35^m, descendu à Mont-Genève (Etampes) (Seine & Oise), à 6 h 15^m du soir.